

L'EXÉGÈSE TYPOLOGIQUE DE LA BIBLE

Ses origines juives

Pour les juifs croyants, la Bible, **inspirée par le Dieu unique**, constitue une unité de sens. Cette unité de l'Écriture commande l'exégèse rabbinique attachée au monothéisme d'Abraham. Le contexte d'un verset biblique est l'ensemble de tous les versets de la Bible.

Quand un verset ne semble pas clair, que les images du récit paraissent se contredire, un autre passage de l'Écriture peut être appelé pour apporter une clarté nouvelle. Une image qui pose question peut être rapprochée de tous les passages où cette image existe selon différentes acceptions. L'image comprise autrement dans un autre contexte permet de résoudre une difficulté exégétique.

Notons que la signification primordiale d'une figure biblique est celle que suggère le premier texte de la Bible où cette image apparaît. D'où l'importance des récits de la Genèse et même ceux de l'Exode dans l'exégèse juive.

L'intérêt de cette méthode « typologique » ou « allégorique » est d'ouvrir un nouvel espace de sens pour un verset difficile. En donnant une dimension neuve à une figure (*tupos*¹), le verset biblique révèle sa haute visée. C'est la révélation de **la Parole d'un Dieu qui se situe au delà de la « lettre »**. Prenons l'exemple de Gn 1,9, un verset difficile : *Dieu dit que tous les eaux qui sont sous le ciel se réunissent en un lieu « un » (maqom ehad), et que le sec apparaisse*. On peut s'étonner que l'union des eaux produisent du sec. On lit aussi dans l'Apocalypse de Jean (17,15) : *Ces eaux-là [...] ce sont des peuples, des foules, des nations et des langues*. Si l'image des « eaux d'en bas » de la Genèse prend la signification proposée dans l'Apocalypse, le verset acquiert une richesse divine, celle du Verbe éternel. En clair, si tous les peuples du monde s'unissaient dans le lieu du Dieu unique qui est l'amour, la terre sèche apparaîtrait, ferme et solide comme Dieu la désire.

La vérité de la Bible est la Parole de Dieu que le juif pratiquant cherche à décrypter dans la méditation priante de sa communauté. La Parole de Dieu n'est pas enfermée dans les mots d'un seul passage, elle n'est pas emprisonnée dans la « lettre », elle se situe **en Dieu au-delà du texte**. L'écouter cherche à entendre cette Parole, il la porte en lui et essaie de la vivre. Le juif n'est pas fondamentaliste, il n'adore pas la lettre, il ne sacralise pas le Livre, il cherche dans l'échange et la prière, à aller au-delà du texte pour vivre de la Parole.

La tradition exégétique juive distingue quatre niveaux de signification². Le premier est évidemment le texte lui-même pris à la lettre. Tout part de l'histoire biblique telle qu'elle est

¹ D'où vient l'adjectif « typologique ». A ce mot grec, s'ajoute le verbe *théorein* qu'utilise l'évangile de Jean et que l'on traduit souvent pas « contempler », et qui évoque des correspondances bibliques. Marie Madeleine « contemple » le Seigneur dans le jardin de la Résurrection qui n'est autre que le jardin d'Eden. Le Seigneur Jésus attend ses disciples au Paradis, tout comme il y attend le bon larron (Lc 23,43).

² Ces quatre niveaux ont été réunis au XIII^e siècle sous le nom de *Pardès* (ou Paradis). Cf. Marc-Alain Ouaknin, *Le Livre brûlé*, Lieu commun 1986, p.98 sq.

racontée. Ce point de départ est essentiel, il est le tremplin sur lequel s'appuie la parole de l'exégète pour accueillir le Verbe divin qui a inspiré toutes les Ecritures. On comprend qu'il « parle » aujourd'hui dans ces mêmes Ecritures comme il est écrit : *Ecoute, Israël... !* (Dt 6,4). La Bible souligne l'importance de cette « voix » de Dieu.

1. Le **peschat** (le sens simple ou littéral). C'est le premier degré de l'image ou du récit. C'est le texte que l'on voit avec son sens évident qu'il faut dépasser pour accéder à la Parole.
2. Le **Rémèz** (le sens allusif). Ce niveau de signification, ou de production de sens, est le plus courant. Le lecteur sort de la littéralité d'un passage biblique difficile par l'une ou l'autre évocation que le passage laisse entendre par ses allusions à l'écouter attentif.

Cela veut dire deux choses : d'abord qu'un passage biblique peut étonner le croyant qui doit réagir¹. Ensuite que ce texte difficile demande à être éclairé dans la foi. Si le passage difficile mentionne par exemple un figuier, l'écouter se souvient que le premier figuier de la Bible apparaît en Gn 3,7 quand Adam et sa compagne se couvrent de ses feuilles². La tradition juive se demande si le figuier représente l'Arbre de la Vie ou celui de la Connaissance du bien et du mal³. La correspondance introduite grâce à l'intertextualité biblique produit une lumière intérieure. N'oublions pas que Dieu est l'Inspirateur de toutes les Ecritures, et le « Rocher » divin est capable de produire des étincelles de sens dans l'esprit du croyant⁴. La Parole de Dieu est un jaillissement de lumière. Ainsi le Verbe éternel se révèle-t-il dans la méditation des Ecritures, il se situe « en haut » bien au-delà du texte biblique. Le croyant est « verticalisé » par la Parole, il acquiert de nouveaux repères pour sa vie. Cette exégèse qui s'inscrit dans l'Alliance, n'est pas « humaine », elle est bien plus que littéraire ou historique, elle est « **divine** », elle suppose la Révélation.

3. Le **Derach** (le sens sollicité). Le *derach* développe la même logique d'éclairage latéral que le *rémèz* mais de façon plus appuyée. Le passage biblique étudié est totalement obscur, il n'évoque rien, c'est un vide qu'il faut combler. Heureusement que, grâce à l'intertextualité des Ecritures, toute figure possède une réserve infinie de sens dans laquelle le croyant peut puiser pour sortir de l'obscurité de la « lettre ». Alors ce texte qui paraissait vide et chaotique au départ, s'éclaire soudain d'un autre passage biblique.

La parole de l'écouter s'accroche non plus, comme dans le *remèz*, à quelque chose qui était embryonnaire dans le texte questionné, mais à quelque chose qui manque. Le texte biblique sollicite qu'on le sollicite. Ici, la parole de l'écouter est plus audacieuse que précédemment, elle choisit dans sa mémoire une correspondance possible. Comme pour le *remèz*, c'est la totalité de l'Ecriture inspirée par le Dieu

¹ Il existe deux sortes de difficultés : une impossibilité pratique comme celle des eaux qui se réunissent pour faire du sec, et une contradiction avec l'image de l'amour de Dieu. On voit par exemple Dieu détruire de braves gens... ce qui n'est pas possible.

² Les évangiles mentionnent le figuier à cinq reprises... L'image est sans doute importante pour les premiers chrétiens.

³ *Midrash Rabba Genèse*. Pour la tradition chrétienne, selon une tradition qui remonte à l'évangéliste Jean, le figuier évoque la Croix, « Arbre de Vie » du jardin. Cet arbre (intérieur) apporte la connaissance de Dieu, une réalité bien différente des savoirs de ce monde.

⁴ La tradition rabbinique cite Jr 23,29 pour évoquer ces étincelles de sens.

unique, qui justifie l'exégèse de la foi monothéiste.

4. Le **Sod** (secret ou mystère). A ce dernier niveau de signification, nous sommes projetés dans l'infini de Dieu (*ain sof*, le sans limite). La qabbale juive et le mystère chrétien se situent l'un et l'autre à ce niveau divin, hautement transcendant et sacramentel des Ecritures.

Ce que le *Pardès* expose de manière systématique, l'exégèse rabbinique le rappelle dès la fin du premier siècle, dans l'une des treize règles d'interprétation (*middot*) de Rabbi Ismaël¹. Quand un passage biblique est obscur, il est permis de se référer à un autre texte biblique qui l'enrichit de ses apports. La correspondance éclaire le croyant. C'est la **guezerah chawa**² (*règle comparative* ou *analogie par comparaison*). L'analogie sémantique suppose l'intertextualité biblique qu'autorise la foi monothéiste.

L'écouter est invité (dans la foi) à proposer des correspondances avec d'autres textes bibliques pour éclairer un passage obscur. La Bible y gagne une épaisseur infinie de sens, elle devient le lieu scripturaire où le Verbe éternel s'écoute³.

La tradition chrétienne héritera de cette tradition exégétique qu'elle orientera vers Jésus de Nazareth, considérée dans la foi vivante, comme étant le Christ de toutes les Ecritures. C'est ainsi, grâce à l'exégèse typologique, que l'Eglise confesse Jésus-Christ.

L'exégèse typologique des évangiles et des Pères de l'Eglise

Les chercheurs ont montré que les évangiles ont été écrits à partir de correspondances intra bibliques, des « chapelets » de versets qui éclairaient l'identité de Jésus de Nazareth⁴. L'exégèse typologique juive est donc à la base de la rédaction des évangiles. On retrouve d'ailleurs, notamment dans l'évangile de Matthieu, de très anciennes associations de versets de l'Ancien Testament qui viennent nourrir la foi en Jésus-Christ. Le fils de Marie n'est-il pas le Christ annoncé dans toutes les Ecritures ? Les évangiles ne cessent de nous poser la question évangélique : *Qui est-il celui-ci ?* en désignant Jésus.

A la fin du premier siècle, Jean et Luc qui habitaient la même région d'Ephèse, soulignent, sans doute de manière concertée, combien le Seigneur Jésus-Christ appelle à lire toutes les Ecritures en référence à sa personne... divine. Deux versets vont dans ce sens :

1. Jésus, le Verbe du Père, dit : *Si vous croyez Moïse, vous me croiriez aussi; car c'est de Moi qu'il a écrit* (Jn 5,46).
2. Le Ressuscité interpelle les disciples d'Emmaüs à propos du Messie, sujet particulièrement brûlant à la fin du premier siècle⁵ : *Ne fallait-il pas que le Christ endurât ces souffrances pour entrer dans sa gloire ? Et, commençant par Moïse et parcourant tous les Prophètes, il leur interpréta dans les Ecritures ce qui le concernait* (Lc 24,27).

¹ Ce rabbi, considéré comme l'un des martyrs d'Israël, a participé activement à la renaissance du judaïsme (rabbinique) dans les années qui ont suivi la destruction du Temple.

² *Ibid.* p.135.

³ Par exemple le jour du shabbat où Israël reçoit un « supplément d'âme » pour écouter la Parole.

⁴ Sur ces *testimonia*, cf. la recherche du cardinal Jean Daniélou.

⁵ Souka 52,a.

Les premiers chrétiens (juifs) ont donc utilisé l'exégèse biblique-typologique traditionnelle pour confesser la messianité puis la divinité de Jésus de Nazareth. Les Pères de l'Eglise développeront encore et préciseront ce chemin exégétique, aidés parfois par des sages juifs¹.

La culture biblique de l'Eglise suppose l'exégèse typologique de la Bible. La confession de foi chrétienne s'enracine dans ce type d'exégèse. Sans elle, pas de *Credo* ! Avec Origène (début du III^e siècle), le sens **littéral ou historique** du texte biblique (le *peshat*) est confirmé comme point de départ de la méditation chrétienne de la Bible. Les moines apprennent « par cœur » le texte biblique comme les juifs le font. Seule l'Ecriture engrangée dans la mémoire du croyant peut porter ses fruits dans la prière et l'acte de charité. C'est la visée de la *lectio divina* dont on sait la plus haute antiquité puisqu'elle nous vient de l'exégèse juive.

A ce sens basique, s'ajoutent le sens **allégorique** (ou **typologique**) et le sens **moral** (ou existentiel). Le sens typologique est en fait le sens christologique des Ecritures puisque Jésus est éclairé par des textes de l'Ancien Testament qui en deviennent messianiques. C'est le mot de saint Jérôme abondamment cité depuis le concile : *Ignoratio Scripturarum, ignoratio Christi est*². Les évangiles de Jean et de Luc avaient ouvert la voie.

Les techniques exégétiques qu'Origène met en œuvre dans ses homélies et qu'il précise dans son « Traité des Principes » ressemblent au *remez* et au *derash* du *Pardès* rabbinique. Les moines, surtout Cassien au IV^e siècle et Augustin au V^e siècle, ont apporté une nouvelle contribution à l'exégèse typologique chrétienne en précisant la « théorie » chrétienne à partir de la *lectio divina* monastique.

Le dernier sens des trois sens spirituels chrétiens est le « sens **anagogique** », il apparaît seulement au IX^e siècle, et vient compléter l'exégèse chrétienne. Ce sens (mystique) fait entrer dans le mystère de Dieu en Jésus-Christ, il rappelle le *sod* rabbinique.

La chrétienté médiévale achève ainsi un millénaire d'exégèse typologique en ayant précisé peu à peu les quatre sens de la sainte Ecriture. Le grand moment de l'exégèse chrétienne s'est situé **entre le IX^e et le XIII^e siècle**. La période romane est totalement typologique, et ses techniques pédagogiques sont d'ailleurs cohérentes avec la quête de sens qu'appelle le *Pardès* rabbinique. Certaines sculptures et certains vitraux présentent des bizarreries pour inciter le croyant à approfondir le passage d'Ecriture³.

Les vitraux typologiques qui apparaissent en France sous l'impulsion de Suger de l'abbaye de Saint Denis, se rattachent encore à cette exégèse monastique qui pratiquait la *lectio divina*. C'est d'ailleurs à cette époque que le chartreux Guigues II a précisé dans un texte célèbre ce qu'est la *lectio divina* chrétienne.

Les illustrations du *Liber precum* (Livre de prière) de la bibliothèque humaniste de Sélestat s'inscrivent dans le monde roman et dans la spiritualité biblique des Pères de l'Eglise. L'Evangile est illustré par des miniatures qui évoquent l'Ancien Testament. Par exemple, Jésus lors de sa Passion, porte une immense croix verte qui suggère l'Arbre de Vie du Paradis.

¹ Par exemple, Origène au III^e siècle et saint Jérôme, un siècle plus tard.

² L'ignorance de l'Ancien Testament, c'est l'ignorance du Christ.

³ Scènes bibliques étonnantes et évocations de passages d'Ecritures à partir d'une figure biblique bien soulignée. Le portail royal de Chartres en est un bon exemple, et nous avons constaté cette manière catéchétique de faire chercher le mystère dans certains porches romans de Saintonge.

Cet âge d'or de la foi biblique déclina vers le milieu du XIII^e siècle quand les moines devinrent des professeurs d'université. L'exégèse traditionnelle, nourrie par la *lectio divina*, sera peu à peu supplantée par les sciences nouvelles de l'université naissante.

Les vitraux des cathédrales gothiques montrent désormais au peuple chrétien des scènes bibliques au premier degré des images, ce qui fera dire à Montaigne que ces illustrations bibliques sont faites pour les analphabètes. Un tel glissement de l'exégèse chrétienne dans la littéralité du texte biblique s'accroîtra encore à la Renaissance avec le retour aux Grecs et à la nature¹.

Au XIV^e siècle, l'exégèse typologique se disqualifie en glissant dans des correspondances savantes et « intellectualistes » qui s'inspirent d'écrits érudits à prétention scientifique. Les vitraux du Temple St Etienne de Mulhouse ont ainsi copié les correspondances proposées dans le *Speculum Humanae Salvationis*, dont l'auteur semble avoir été un dominicain devenu chartreux². Par la suite, le Temple connut des destructions, des réparations, et les scènes bibliques que l'on voit aujourd'hui ne vont pas toujours ensemble. L'exégèse typologique, judéo-chrétienne, était devenu un lointain souvenir. Seuls les moines dans leurs monastères la pratiquaient encore. Le peuple chrétien, lui, répétaient différents catéchismes qu'il prenait à « la lettre ». L'exégèse judéo-chrétienne, pourtant porteuse du mystère de Dieu, avait rendu l'âme.

Il faudra attendre les effets de la constitution *Dei Verbum* de Vatican II pour voir en quarante ans reflourir l'antique tradition de prière de l'Eglise, héritée du judaïsme : la *lectio divina*. Cette tradition de prière n'est-elle pas le fondement historique et spirituelle de la vie sacramentelle de l'Eglise ? C'est par elle que nous vient encore aujourd'hui la Parole de Dieu, *ce mystère resté caché depuis les siècles et les générations et qui est désormais manifesté à ses saints [...] le Christ parmi nous, l'espérance de la gloire !* (Col 1,26-27).

¹ Pour situer le virage, Giotto peint en 1300. La typologie a presque disparu dans sa peinture.

² Les tapisseries de la Chaise-Dieu du XVI^e siècle présentent cette même typologie exagérée et maniérée.